

HLP Semestre 1 littérature : textes et exercices (+ un sujet complet)

Document proposé par C. Gony-Pain avec la contribution de S. Marcireau

Sujets critères d'évaluation

Sujet type :

Quintilien, *Institution oratoire*, II, XIII, le après J-C

Personne sans doute n'exigera de moi qu'à l'exemple de la plupart de ceux qui écrivent des traités de rhétorique, je prescrive aux étudiants un certain nombre de lois, inflexibles et immuables : et d'abord l'*exorde*, et quel il doit être; ensuite la *narration*, et quelles sont ses règles; après la narration, la *proposition*, ou, selon d'autres, l'*excursion*; puis l'*ordre dans lequel doit venir chaque question*, et autres préceptes que quelques personnes observent à la lettre, comme s'il était défendu de procéder autrement. La rhétorique serait une chose facile et de peu d'importance, si elle se renfermait dans un aussi petit nombre de règles. Mais la plupart de ces règles sont subordonnées à la nature des causes, aux circonstances, à l'occasion, à la nécessité. Aussi la principale qualité d'un orateur est-elle cet esprit de discernement qui lui apprend à se mouvoir différemment, selon les vicissitudes des causes. Supposons, en effet, qu'on prescrive à un général, toutes les fois qu'il aura une armée à ranger en bataille, de placer en tête son avant-garde, d'étendre ses ailes à droite et à gauche, et de protéger celles-ci par la cavalerie. Cette tactique sera peut-être la meilleure, si rien ne s'y oppose : mais n'en devra-t-il pas changer, suivant la nature du terrain, s'il se rencontre une montagne, un fleuve, des collines, des bois, ou quelque autre obstacle ? Il prendra aussi des mesures différentes, selon l'ennemi auquel il aura affaire, selon le danger où il se trouvera ; il combattra tantôt de front, tantôt en pointe ; ici, avec ses auxiliaires ; là, avec ses légions. Quelquefois la feinte lui réussira, et il fera semblant de lâcher pied. De même, c'est la nature de la cause qui déterminera si l'exorde est nécessaire ou superflu ; s'il doit être long ou court ; si dans cet exorde l'orateur doit adresser la parole directement au juge, ou peut quelquefois la détourner de lui par l'emploi de quelque figure ; si la narration doit être resserrée ou étendue, continue ou divisée ; si elle doit être faite suivant l'ordre des faits, ou autrement. L'ordre des questions n'est pas plus invariable. Il peut arriver souvent que, dans la même affaire, une partie ait intérêt à commencer par telle question, et l'autre partie par telle autre. Les préceptes de l'éloquence, en effet, ne sont pas réglés par des lois ou des plébiscites ; c'est le besoin qui les a faits ce qu'ils sont. Je ne nie pas que le plus souvent ils ne soient utiles : autrement, je n'écritais pas. Mais si c'est cette même utilité qui nous conseille de nous en écarter, nous devons la préférer à l'autorité des maîtres.

Ce que je recommande et ne me lasserai pas de répéter, c'est que l'orateur ait toujours en vue deux choses : la convenance et l'utilité. Souvent l'utilité et quelquefois la convenance exigent qu'on déroge en quelque chose aux règles et aux préceptes. [...]. C'est pourquoi ma méthode a toujours été de m'assujettir le moins possible à ces préceptes que les Grecs appellent καθολικά, c'est-à-dire *universels* ou *absolus*. Car il s'en rencontre rarement d'une espèce telle, qu'on ne puisse ou les affaiblir en partie, ou les ruiner entièrement. Mais j'en parlerai plus amplement ailleurs. Cependant je ne veux pas que les jeunes gens se croient suffisamment instruits pour avoir étudié un de ces abrégés de rhétorique qui ont cours dans la plupart des écoles, ni qu'ils s'en reposent sur les arrêts des théoriciens. Un travail opiniâtre, une étude assidue, des exercices de toutes sortes, une longue expérience, une connaissance profonde des choses, une rare promptitude de jugement, voilà les conditions de l'éloquence. Sans doute les règles ont leur utilité, mais en tant qu'elles nous enseignent le droit chemin ; et non une ornière, où l'on soit condamné à aller pas à pas, comme ceux qui marchent sur la corde.

Question d'interprétation littéraire : Pour Quintilien, faut-il respecter les quatre moments du discours ?

Question de réflexion philosophique : Un bon discours peut-il tout dire ?

Attentes littérature :

- nommer les 4 moments du discours (vu en cours + présents dans le texte)
- comprendre que Quintilien demande de savoir s'en détacher (métaphore filée du général)
- pour aller plus loin (à valoriser) : savoir s'en détacher suppose donc de les connaître et d'en avoir une réelle maîtrise, Quintilien ne remet donc pas en cause la construction du discours

Sujet bilan lettres : Question de réflexion littéraire (bilan du semestre) : à quoi tient l'efficacité d'un discours ? Vous répondrez en utilisant tous les textes vus en classe (groupes de 2, plan détaillé complet, accès aux cours)

Attentes littérature :

-on pouvait reprendre les 3 axes du programme (art, autorité, séductions)
-l'efficacité d'un discours tient à sa structure percutante (4 moments + s'adapter au sujet Cf. Quintilien) ; mais également à sa mise en voix. Elle se mesure à l'effet produit (performatif, Cf. chanson de Roland ; convaincre l'auditoire par de bons arguments discours de Sganarelle dans *Dom Juan*, *Lysistrata* d'Aristophane ou par de mauvais *Dom Juan*)

Exercices pour préparer l'épreuve

-type E3C

-Fractionné (en plusieurs fois avec aide après la recherche d'idées, le plan...)

-partiel (interprétation : juste le contenu que l'on citerait, juste les éléments de réponse, réflexion : juste l'analyse du sujet...)

-en groupes

-à l'oral (10 minutes pour préparer puis oral et on compte les éléments de réponse, en remarquant s'ils sont pertinents et développés, on voit ce qui était le plus attendu, ce qui rapporte des points, ce qui est hors sujet...)

-avec le cours

-à la maison en temps libre ; ou rédaction facultative après travail en classe...

Proposition d'exercices et textes (pour tout le semestre 1)

Thème, texte, sujet	Travail préparatoire
Qu'est-ce qu'un « bon » texte ? Aristote, <i>Rhétorique III</i> Inventer une question type bac (question de réflexion littéraire) sur Aristote	Ecrire 5 lignes en « mauvais style » en utilisant les défauts pointés par Aristote (les autres doivent retrouver les défauts à la lecture)
Boileau, <i>l'Art poétique</i> chant 1 Question d'interprétation littéraire : en quoi la forme choisie par Boileau vient-elle à l'appui de sa thèse ? Méthodologie pour trouver des pistes de réponse (Travail individuel puis groupes constitués)	Lire le texte et résumer en un slogan, ou en une seule phrase, la thèse de l'auteur
Cicéron, <i>De oratore</i> Question d'interprétation littéraire : expliquez « l'art cherchait à régler ce qui dépend le plus de la nature »	Un élève qui a suivi les mêmes cours de Cicéron poste un « commentaire » sur le blog où Cicéron a écrit son texte. Il nuance les propos de son camarade : seul un cours lui a paru indispensable, il explique pourquoi.
Erasme, <i>l'Eloge de la folie</i> Question de réflexion littéraire : un écrivain doit-il faire preuve de folie ou de sérieux ? (méthodologie de l'introduction et construction du plan)	D'après le texte, comment définiriez-vous la « folie » en littérature ?

Qu'est-ce qu'une parole « autoritaire » ? La chanson de Roland Question d'interprétation littéraire : comment est mise en jeu, dans le texte, l'efficacité de la parole ? (rédiger une réponse développée)	Trouver au moins deux arguments différents pour répondre à la question d'interprétation littéraire. Temps de mise en commun et préparation d'un plan en classe, puis rédaction individuelle
Labor ou furor ? Platon, <i>Ion</i> Question de réflexion littéraire : vous semble-t-il qu'un auteur doive tout attendre des muses ? Texte complémentaire lettres : Boileau <i>Art poétique</i> chant I	Débat puis mise en forme par écrit pour aboutir à la réponse à une question de réflexion littéraire. Le rôle des exemples et des sous-parties (même très courtes !).

Quels sont les dangers de la parole ? Homère <i>Odyssée</i> Question d'interprétation littéraire : pourquoi le chant des sirènes est-il dangereux ? (répondre en fonction du contenu du chant !)	Préparation en 10 minutes et réponse à l'oral. Plusieurs élèves sont interrogés, on dénombre les éléments de réponse pertinents. Remarque finale : il faut bien lire la question et savoir aller à l'essentiel pour avoir le temps de donner plusieurs éléments de réponse
La rhétorique a-t-elle tout pouvoir ? Molière <i>Dom Juan</i> Question d'interprétation littéraire : pourquoi Sganarelle affirme-t-il « vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison, et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas » ? Réponse à l'oral puis temps pour structurer et séparer les différents éléments pour se montrer plus pertinent	Dom Juan doit être éloquent : proposez une mise en scène de sa tirade (elle mettra en valeur le sens du texte) que vous jouerez en classe
La parole humoristique est-elle « séduisante » ? Aristophane, <i>Lysistrata</i> Question d'interprétation littéraire : ce texte montre-t-il le pouvoir de la parole ? Question de réflexion littéraire : Préférez-vous lire des œuvres qui utilisent l'humour ? → non traité par manque de temps	

Textes utilisés (suivis des questions pour une lecture plus simple !)

1. Cicéron, *De oratore* (extrait)

Je conviens que j'ai commencé par ces études qui entrent dans l'éducation d'un homme bien né; que j'ai rempli ma mémoire de tous les préceptes rebattus de l'école. J'ai appris d'abord que la fonction de l'orateur est de parler de manière à persuader; que le discours a pour objet, ou une question indéfinie, sans désignation de temps ni de personnes, ou une question déterminée par les considérations des temps et des personnes; que dans les deux cas, quel que soit le sujet de la contestation, on examine si le fait est arrivé; puis, quelle en est la nature, ou quel nom il faut lui donner; ou encore, selon quelques-uns, s'il est juste ou injuste; que la discussion a souvent pour objet l'interprétation d'un acte, lorsqu'il s'y trouve quelque équivoque, quelque contradiction, quelque opposition entre le sens et la lettre; que chacun de ces différents cas a ses moyens qui lui sont propres; que dans les causes qui n'appartiennent pas à la question générale, on distingue deux genres, le judiciaire et le délibératif; qu'il en existe encore un troisième, qui a pour objet l'éloge et le blâme; que chacun de ces trois genres a ses lieux (ou sources de développements); que dans le premier, par exemple, on cherche de quel côté est la justice; dans le second, on examine ce qui est utile à ceux que l'on conseille; que dans le troisième, enfin, on met en relief tout ce qui est à l'avantage de ceux dont on fait l'éloge; que tout l'art de la rhétorique se divise en cinq parties; que l'orateur doit d'abord trouver les matériaux de son discours, puis les ranger, non seulement dans un ordre convenable, mais les distribuer avec sagesse, de manière à leur donner plus de force; les embellir des ornements de style; ensuite les imprimer fortement dans sa mémoire; enfin, les débiter avec grâce et avec noblesse. J'appris encore qu'avant d'arriver au fait, il faut commencer par nous concilier les auditeurs, puis exposer le fait, établir le point de la question, faire valoir nos moyens, réfuter ceux des adversaires; enfin, en terminant le discours, amplifier et rehausser ce qui nous est favorable, atténuer et détruire ce qui nous est contraire.

J'étudiais aussi les moyens d'orner un discours : ces moyens sont d'abord la pureté et la correction du langage ; ensuite, la netteté et la clarté; puis l'élégance; enfin, la bienséance et la convenance du style avec le sujet. J'appris tout ce qu'on enseigne sur chacune de ces qualités. Je vis même que l'art avait donné des règles pour les choses qui dépendent le plus de la nature. Je saisis quelques préceptes assez courts sur l'action et sur la mémoire ; mais j'eus soin d'y joindre un exercice assidu.

Voilà à peu près tout ce que contient la doctrine des rhéteurs. J'aurais tort de prétendre qu'elle est inutile : elle éclaire l'orateur, elle guide sa marche ; elle lui montre le but où il doit tendre, et l'empêche de s'en écarter. Toutefois ne nous abusons pas sur la puissance des préceptes : ils n'ont pas formé les grands orateurs ; mais on a observé la marche qu'avait suivie le génie guidé par la nature, et on a cherché à suivre ses traces. Ainsi ce n'est pas l'éloquence qui est née de l'art, mais l'art qui est né de l'éloquence. Cependant, je le répète, je suis loin de vouloir rejeter l'art des rhéteurs. S'il n'est pas, pour l'orateur, d'une absolue nécessité, c'est du moins une connaissance digne d'orner son esprit. Il y a certains exercices oratoires auxquels je vous conseille de vous livrer, quoique déjà avancés comme vous l'êtes dans la carrière. Ils seront encore plus utiles à ceux qui se disposent à la parcourir : ce sont comme des combats simulés, par lesquels ils se formeront d'avance aux combats plus sérieux du forum.

Question d'interprétation littéraire : expliquez « l'art cherchait à régler ce qui dépend le plus de la nature »

2. Erasme, *Eloge de la folie*, 1511

Les Poètes me doivent moins, quoiqu'ils soient naturellement de mon ressort. Ils forment une race indépendante, comme dit le proverbe, appliquée constamment à séduire l'oreille des fous par des choses de rien et des fables purement ridicules. Il est surprenant qu'avec un tel bagage ils se promettent l'immortalité, une vie égale à celle des Dieux, et qu'ils se croient capables de l'assurer à autrui. Cette catégorie, qui est avant tout au service de l'Amour-Propre et de la Flatterie, est dans tout le genre humain celle qui m'honore avec le plus de sincérité et de constance.

Les Rhéteurs aussi relèvent de moi, quoiqu'il leur arrive quelquefois de m'être infidèles et de lier partie avec les philosophes. Entre autres sottises, je leur reproche d'avoir écrit tant de fois, et avec tant de sérieux, sur l'art de plaisanter. L'auteur, quel qu'il soit, du traité De la Rhétorique à Herennius compte la Folie parmi les facéties, et Quintilien, qui est prince dans leur ordre, a un chapitre sur le rire qui est plus long que l'Illiade ! La Folie a pour tous tant de prix que très souvent, pour suprême argument, il leur arrive de soulever une risée. C'est donc à moi qu'ils ont recours, puisque c'est mon rôle de faire éclater de rire.

De même farine sont les Écrivains, aspirant à une renommée immortelle par la publication de leurs livres. Tous me doivent énormément, ceux surtout qui griffonnent sur le papier de pures balivernes. Quant à ceux qui soumettent leur érudition au jugement d'un petit nombre de savants et qui ne récusent ni Persius ni Lélius, ils me semblent beaucoup plus misérables qu'heureux, vu la torture sans fin qu'ils s'imposent. Ils ajoutent, changent, suppriment, abandonnent, reprennent, reforment, consultent sur leur travail, le gardent neuf ans, ne se satisfont jamais ; et la gloire, futile récompense que peu reçoivent, ils la payent singulièrement aux dépens du sommeil, ce bien suprême, et par tant de sacrifices, de sueurs et de tracas. Ajoutons la perte de la santé et de la beauté, l'ophtalmie et même la cécité, la pauvreté, les envieux, la privation de tout plaisir, la précoce vieillesse, la mort prématurée et beaucoup d'autres misères. Par cette continuité de sacrifices, notre savant ne croit pas acheter trop cher l'approbation que lui marchande tel ou tel cacochyme.

Et voici que mon écrivain, à moi, jouit d'un heureux délire, et sans fatigue laisse couler de sa plume tout ce qui lui passe par la tête, transcrit à mesure ses rêves, n'y dépensant que son papier, sachant d'ailleurs que plus seront futiles ses futilités, plus il récoltera d'applaudissements, ceux de l'unanimité des fous et des ignorants. Que lui importent ces trois docteurs qui pourraient les lire et qui en feraient fi ? que pèserait l'opinion d'un si petit nombre devant la multitude des contradicteurs ?

Mieux avisés encore ceux qui savent s'attribuer des ouvrages d'autrui. La gloire qui reviendrait à un autre pour son grand travail, ils se l'adjugent, certains que l'accusation de plagiat ne les empêchera pas d'en avoir eu pour un temps le bénéfice. Voyez-les plastronner sous les éloges et montrés du doigt par la foule : « Le voilà, cet homme fameux ! » Les libraires les exposent en belle place ; au titre de leurs ouvrages, se lisent trois noms le plus souvent étrangers et cabalistiques. Que signifient donc ces mots, Dieux immortels ! et qu'il y a peu de gens dans le vaste univers à pouvoir en comprendre le sens, moins encore à les approuver, puisque même les ignorants ont leurs préférences ! Ces mots, en réalité, sont d'ordinaire forgés ou tirés des livres des anciens. Il plaît à l'un de se nommer Télémaque, à un autre Stélénus ou Laërte, ou encore Polycrate ou Thrasimaque ; ils pourraient aussi bien donner à leurs livres le titre de Caméléon ou de Citrouille, ou y inscrire comme les philosophes Alpha ou Bêta.

Le fin du fin est de s'accabler d'éloges réciproques en épîtres et pièces de vers. C'est la glorification du fou par le fou, de l'ignorant par l'ignorant. Le suffrage de l'un proclame l'autre Alcée et celui-ci le salue Callimaque. Celui qui vous dit supérieur à Cicéron, vous le déclare plus savant que Platon. On se cherche parfois un adversaire pour grandir sa réputation par une bataille. « Deux partis contraires se forment dans le public » ; les deux chefs combattent à merveille, sont tous deux vainqueurs et célèbrent leur victoire. Les sages se moquent à bon droit de cette extrême folie. Je ne la nie point ; mais, en attendant, j'ai fait des heureux qui ne changeraient pas leur triomphe pour ceux des Scipion.

Mais ces Savants aussi, qui prennent tant de plaisir à rire de ces énormités et à jouir de la folie des autres, ne sont pas moins mes débiteurs et ne pourraient le contester sans être les plus ingrats des hommes.

Question de réflexion littéraire : un écrivain doit-il faire preuve de folie ou de sérieux ? (méthodologie de l'introduction et construction du plan)

3. Rabelais, *Gargantua*, 1534

Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates de telle façon qu'il ne perdait pas une heure de la journée,
Chapitre XXIII

Quand Ponocrates découvrit la fâcheuse manière de vivre de Gargantua, il décida de le former aux belles-lettres d'une autre manière. Mais, pour les premiers jours, il la toléra, considérant que la nature ne subit pas de mutations soudaines sans grande violence.

Pour mieux commencer sa tâche, il pria un savant médecin de ce temps-là, nommé Maître Théodore, de remettre s'il était possible Gargantua en meilleure voie. Le médecin le purgea selon les règles avec de l'ellébore d'Anticyre et grâce à ce médicament il lui nettoya le cerveau de tout vice et de toute mauvaise habitude. Par ce moyen, Ponocrates lui fit aussi oublier tout ce qu'il avait appris avec ses anciens précepteurs, comme le faisait Timothée avec ses disciples qui avaient été formés par d'autres musiciens.

Pour mieux y parvenir, il l'introduisait dans les cercles de gens savants qui se trouvaient là. Par émulation, son esprit se développa, le désir d'étudier autrement et de se montrer à son avantage lui vinrent.

Puis il le soumit à un tel rythme de travail qu'il ne perdait pas une heure de la journée. Au contraire, il consacrait tout son temps aux lettres et au noble savoir. Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu'on le frictionnait, on lui lisait quelque page des Saintes Écritures à voix haute et claire, avec la prononciation requise. Cette tâche était confiée à un jeune page, natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le thème et le sujet du passage, il se mettait à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu, dont la lecture prouvait la majesté et les merveilleux jugements. Puis il allait aux lieux secrets excréter le produit des digestions naturelles. Là, son précepteur répétait ce qui avait été lu, lui exposant les points les plus obscurs et les plus difficiles.

En revenant, ils considéraient l'état du ciel, observant s'il était comme ils l'avaient remarqué le soir précédent, et en quels signes entraient le soleil et la lune, pour ce jour-là.

Cela fait, il était habillé, peigné, coiffé, apprêté et parfumé. Pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur, et y mêlait quelques cas pratiques concernant la vie des hommes. Ils discutaient quelque fois pendant deux ou trois heures, mais cessaient habituellement lorsqu'il était complètement habillé.

Ensuite, pendant trois bonnes heures, la lecture lui était faite.

Cela fait, ils sortaient, toujours en discutant du sujet de la lecture, et allaient se divertir au Grand Braque ou dans les prés, et jouaient à la balle, à la paume, à la pile en triangle, s'exerçant élégamment le corps comme ils s'étaient auparavant exercé l'esprit.

Tous leurs jeux se faisaient librement, car ils abandonnaient la partie quand cela leur plaisait, et ils cessaient d'ordinaire lorsque la sueur leur coulait par le corps ou qu'ils étaient las. Ils étaient alors très bien essuyés et frottés. Ils changeaient de chemise et, en se promenant doucement, allaient voir si le dîner était prêt. Là, en attendant, ils récitaient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant, Monsieur l'Appétit venait, et ils s'asseyaient à table au bon moment.

Au début du repas, on lisait quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin.

Alors, si on le jugeait bon, on continuait la lecture ou ils commençaient à deviser joyeusement ensemble, parlant, pendant les premiers mois, de la vertu, de la propriété, de l'efficacité et de la nature de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, des poissons, des fruits, des herbes, des racines et de leur préparation. Ce faisant, Gargantua apprit en peu de temps tous les passages relatifs à ce sujet dans Plinie, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppien, Polybe, Héliodore, Aristote, Ælian et d'autres. Sur les propos tenus, ils faisaient souvent, pour être certains, apporter à table les livres cités. Et Gargantua retint en sa mémoire si bien si et entièrement les choses dites, qu'il n'y avait alors pas un médecin qui sût la moitié de ce qu'il savait.

Après, ils parlaient des leçons lues le matin, et, achevant leur repas par quelque confiture de coings, Gargantua se curait les dents avec un tronc de lentisque, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche, et tous rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques la louange de la munificence et de la bonté divines. Sur ce, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petits amusements et inventions nouvelles, lesquels découlaient tous de l'arithmétique.

Par ce moyen, il prit goût à cette science des nombres, et tous les jours, après le dîner et le souper, il y passait son temps avec autant de plaisir qu'il en prenait d'habitude aux dés ou aux cartes. Il en connut si bien la théorie et la pratique, que Tunstal l'Anglais, qui avait amplement écrit sur le sujet, confessa que vraiment, en comparaison de Gargantua, il n'y entendait que le haut-allemand.

Et non seulement il prit goût à cette science, mais aussi aux autres sciences mathématiques, comme la géométrie, l'astronomie et la musique ; car, en attendant la digestion de son repas, ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques et, de même, ils pratiquaient les lois de l'astronomie.

Après, ils s'amusaient à chanter sur une musique à quatre et cinq parties ou à faire des variations vocales sur un thème. Pour ce qui est des instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte traversière et de la flûte à neuf trous, de la viole et du trombone.

Cette heure ainsi employée, la digestion achevée, il se purgeait de ses excréments naturels, puis se remettait à son principal objet d'étude pour trois heures ou davantage, tant pour répéter la lecture du matin que pour poursuivre le livre entrepris, mais aussi écrire, bien tracer et former les anciennes lettres romaines.

Question d'interprétation littéraire : En quoi la diction contribue-t-elle à l'autorité de la parole ?

Texte complémentaire : Rabelais, Gargantua, 1534

Chapitre 21 (La mauvaise éducation de Gargantua)

Il employait donc son temps de telle façon qu'ordinairement il s'éveillait entre huit et neuf heures, qu'il fût jour ou non ; ainsi l'avaient ordonné ses anciens régents, alléguant ce que dit David : Vanum est vobis ante lucem surgere.

Puis il gambadait, sautait et se vautrait dans le lit quelque temps pour mieux réveiller ses esprits animaux ; il s'habillait selon la saison, mais portait volontiers une grande et longue robe de grosse étoffe frisée fourrée de renards ; après, il se peignait du peigne d'Almain, c'est-à-dire des quatre doigts et du pouce, car ses précepteurs disaient que se peigner autrement, se laver et se nettoyer était perdre du temps en ce monde.

Puis il fientait, pissait, se raclait la gorge, rotait, pétait, bâillait, crachait, toussait, sanglotait, éternuait et morvait comme un archidiacre et, pour abattre la rosée et le mauvais air, déjeunait de belles tripes frites, de belles grillades, de beaux jambons, de belles côtelettes de chevreau et force soupes de prime.

Ponocrates lui faisait observer qu'il ne devait pas tant se repaître au sortir du lit sans avoir premièrement fait quelque exercice. Gargantua répondit :

« Quoi ! n'ai-je pas fait suffisamment d'exercice ? Je me suis vautré six ou sept fois dans le lit avant de me lever. N'est-ce pas assez ? Le pape Alexandre faisait ainsi, sur le conseil de son médecin juif, et il vécut jusqu'à la mort en dépit des envieux. Mes premiers maîtres m'y ont accoutumé, en disant que le déjeuner donnait bonne mémoire : c'est pourquoi ils buvaient les premiers. Je m'en trouve fort bien et n'en dîne que mieux. Et Maître Tubal (qui fut le premier de sa licence à Paris) me disait que ce n'est pas tout de courir bien vite, mais qu'il faut partir de bonne heure. Aussi la pleine santé de notre humanité n'est pas de boire des tas, des tas, des tas, comme des canes, mais bien de boire le matin, d'où la formule :

Lever matin n'est point bonheur ;

Boire matin est le meilleur. »

Après avoir bien déjeuné comme il faut, il allait à l'église, et on lui portait dans un grand panier un gros bréviaire emmitouflé, pesant, tant en graisse qu'en fermetés et parchemins, onze quintaux et six livres à peu près. Là, il entendait vingt-six ou trente messes. Dans le même temps venait son diseur d'heures, encapuchonné comme une huppe, et qui avait très bien dissimulé son haleine avec force sirop de vigne. Avec celui-ci, Gargantua marmonnait toutes ces kyrielles, et il les épiluchait si soigneusement qu'il n'en tombait pas un seul grain en terre.

Au sortir de l'église, on lui amenait sur un char à bœufs un tas de chapelets de Saint-Claude, dont chaque grain était aussi gros qu'est la coiffe d'un bonnet ; et, se promenant par les cloîtres, galeries ou jardin, il en disait plus que seize ermites.

Puis il étudiait quelque méchante demi-heure, les yeux posés sur son livre mais, comme dit le poète comique, son âme était dans la cuisine.

Pissant donc un plein urinoir, il s'asseyait à table, et, parce qu'il était naturellement flegmatique, il commençait son repas par quelques douzaines de jambons, de langues de bœuf fumées, de boutargues, d'andouilles, et d'autres avant-coureurs de vin.

Pendant ce temps, quatre de ses gens lui jetaient en la bouche, l'un après l'autre, continûment, de la moutarde à pleines pelletées. Puis il buvait un horrible trait de vin blanc pour se soulager les reins. Après, il mangeait selon la saison, des viandes selon son appétit, et cessait quand le ventre lui tirait.

Pour boire, il n'avait ni fin ni règle, car il disait que les bornes et les limites étaient quand, la personne buvant, le liège des pantoufles enflait en hauteur d'un demi-pied.

4. La chanson de Roland

- 1110 Quant Rollanz veit que la bataille serat,
Plus se fait fier que leun ne leupart ;
Franceis escriet, Oliver apelat :
« Sire cumpainz, ami, ne l' dire ja.
« Li Emperere ki Franceis nus laisat,
- 1115 « Itels .xx. milie en mist à une part,
« Sun escientre, n'en i out un cuard.
« Pur sun seigneur deit hom souffrir granz mals,
« E endurer e forz freiz e granz chalz,
« Si'n deit hom perdre del sanc e de la char.
- 1120 « Fier de ta lance e jo de Durendal,
« Ma bone espée que li Reis me dunat.
« Se jo i moerc, dire poet ki l' averat,
« Que ele fut à nobile vassal. »
D'autre part est li arcevesques Turpins :
- 1125 Sun cheval broche e muntet un lariz ;
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci,
« Pur nostre rei devum nus ben murir ;
« Chrestientet aidez à sustenir.
- 1130 « Bataille averez, vus en estes tuit fiz,
« Kar à voz oilz veez les Sarrazins.
« Clamez voz culpes, si preiez Deu mercit.
« Asoldrai vus pur voz anmes guarir ;
« Se vus murez, esterez seint martir :
- 1135 « Sieges averez el greignur Paréis. »
Franceis descendent, à tere se sunt mis,
E l'Arcevesques de Deu les benéist :
Par penitence les cumandet à ferir.
Franceis se drecent, si se metent sur piez,
- 1140 Ben sunt asolt e quite de lur pecchez,
E l'Arcevesques de Deu les ad seigneiz.
Puis sunt muntet sur lur curanz destrers ;
Adubet sunt à lei de chevalers,
E de bataille sunt tuit apareillet.
- Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
Il se fait plus fier que lion ou léopard.
Il interpelle les Français, puis Olivier :
« Ne parlez plus ainsi, ami et compagnon ;
« L'Empereur, qui nous laissa ses Français,
« A mis à part ces vingt mille que voici.
« Pas un lâche parmi eux : Charles le sait bien.
« Pour son seigneur on doit souffrir grand mal,
« Endurer le froid et le chaud,
« Perdre de son sang et de sa chair.
« Frappe de ta lance, Olivier, et moi, de Durendal,
« Ma bonne épée que me donna le Roi.
« Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
« C'était l'épée d'un brave ! »
D'autre part est l'archevêque Turpin ;
Il pique son cheval et monte sur une colline,
Puis s'adresse aux Français, et leur fait ce sermon :
« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici ;
« C'est notre roi : notre devoir est de mourir pour lui.
« Chrétienté est en péril, maintenez-la.
« Il est certain que vous aurez bataille,
« Car, sous vos yeux, voici les Sarrasins.
« Or donc, battez votre coulpe, et demandez à Dieu merci.
« Pour guérir vos âmes, je vais vous absoudre ;
« Si vous mourrez, vous serez tous martyrs :
« Dans le grand Paradis vos places sont toutes prêtes. »
Français descendent de cheval, s'agenouillent à terre,
Et l'Archevêque les bénit de par Dieu :
« Pour votre pénitence, vous frapperez les païens. »
Français se redressent, se remettent en pied ;
Les voilà absous et quittes de tous leurs péchés.
L'Archevêque leur a donné sa bénédiction au nom de Dieu ;
Puis ils sont montés sur leurs destriers rapides.
Ils sont armés en chevaliers
Et tout disposés pour la bataille.

Question d'interprétation littéraire : comment est mise en jeu, dans le texte, l'efficacité de la parole ? (rédiger une réponse développée)

5. Platon, *Protagoras*

maîtres de gymnastique ou médecins. De la même manière, ceux qui colportent leurs enseignements de ville en ville, pour les vendre en gros et en détail, font à chaque fois l'article de tout ce qu'ils vendent à l'intéressé, et peut-être, excellent ami, s'en trouve-t-il parmi eux qui ignorent, des produits qu'ils vendent, ceux qui peuvent être bons et ceux qui peuvent être mauvais pour [313e] l'âme ; et cela vaut, de même, pour leurs clients, à moins qu'ils ne se trouvent être cette fois médecins de l'âme. S'il se trouve donc que toi, tu saches ce qui est bon ou mauvais, tu peux, en toute sécurité, acheter des enseignements, à Protagoras ou à n'importe qui d'autre ; sinon, prends garde, bienheureux ami, à ne pas [314a] risquer sur un coup de dés ton bien le plus précieux. Car le risque est bien plus grand lorsqu'on achète des enseignements que lorsqu'on achète des aliments. En effet, les aliments et les boissons que l'on achète, en gros ou en détail, on peut les emporter dans des récipients distincts de soi, et, avant de les absorber dans son corps, en les mangeant ou en les buvant, il est possible de les entreposer chez soi, d'appeler un connaisseur et de prendre conseil auprès de lui, pour savoir ce qu'il faut manger ou boire, en quelle quantité, et à quel moment ; de sorte qu'on ne court pas un grand risque à faire cet achat. Des enseignements, en revanche, il n'est pas [314b] possible de les emporter dans un récipient distinct de soi, mais il est nécessaire, une fois le prix payé, de prendre l'enseignement dans son âme même, d'apprendre et de s'en aller, qu'il y ait dommage ou profit. Examinons donc cette question avec l'aide de nos aînés ; nous sommes en effet encore bien jeunes pour décider dans une affaire d'une telle envergure. Pour l'instant du moins,

Débat puis mise en forme (question de réflexion littéraire) : en quoi lire est-il une façon de « prendre l'enseignement dans son âme même » ?

6. Platon, *Ion*

Il existe, en effet, chez toi une faculté de bien parler de Homère, qui n'est pas un art, au sens où je le disais à l'instant, mais une puissance divine qui te meut et qui ressemble à celle de la pierre nommée par Euripide Pierre Magnétique et par d'autres pierre d'Héraclée. Cette pierre non seulement attire les anneaux de fer eux-mêmes, mais encore leur communique la force, si bien qu'ils ont la même puissance que la pierre, celle d'attirer d'autres anneaux [533e] ; en sorte que parfois des anneaux de fer en très longue chaîne sont suspendus les uns aux autres ; mais leur force à tous dépend de cette pierre. Ainsi la Muse crée-t-elle des inspirés et, par l'intermédiaire de ces inspirés, une foule d'enthousiastes se rattachent à elle. Car tous les poètes épiques disent tous leurs beaux poèmes non en vertu d'un art, mais parce qu'ils sont inspirés et possédés, et il en est de même pour les bons poètes lyriques. Tels les corybantes [534a] dansent lorsqu'ils n'ont plus leur raison, tels les poètes lyriques lorsqu'ils n'ont plus leur raison, créent ces belles mélodies ; mais lorsqu'ils se sont embarqués dans l'harmonie et la cadence, ils se déchaînent et sont possédés. Telles les bacchantes puisent aux fleuves le miel et le lait quand elles sont possédées, mais ne le peuvent plus quand elles ont leur raison ; tels les poètes lyriques, dont l'âme fait ce qu'ils nous disent eux-mêmes. Car ils nous disent, n'est-ce pas, les poètes, qu'à des fontaines de miel dans les jardins et les vergers des Muses, [534b] ils cueillent leurs mélodies pour nous les apporter, semblables aux abeilles, ailés comme elles ; ils ont raison, car le poète est chose ailée, légère, et sainte, et il est incapable de créer avant d'être inspiré et transporté et avant que son esprit ait cessé de lui appartenir ; tant qu'il ne possède pas cette inspiration, tout homme est incapable d'être poète et de chanter. Ainsi donc, comme ils ne composent pas en vertu d'un art, quand ils disent beaucoup de belles choses sur les sujets qu'ils traitent, comme toi sur Homère [534c], mais en vertu d'un don divin, chacun n'est capable de bien composer que dans le genre vers lequel la Muse l'a poussé, l'un dans les dithyrambes, l'autre dans les éloges, l'autre dans les hyporchèmes, l'autre dans la poésie épique, l'autre dans les iambes ; dans les autres genres, chacun ne vaut rien. Ils parlent en effet, non en vertu d'un art, mais d'une puissance divine ; car s'ils étaient capables de bien parler en vertu d'un art, ne fût-ce que sur un sujet, ils le feraient sur tous les autres à la fois.

Question de réflexion littéraire : vous semble-t-il qu'un auteur doive tout attendre des muses ? (travail de groupe)

7. Homère *L'Odyssée*, chant XII

Circé, me prenant par la main, me fit asseoir loin d'eux, se coucha près de moi et m'interrogea sur chaque point. Je lui contai tout, comme il convenait. Et l'auguste Circé alors m'adressa ces paroles : « Voilà donc cette épreuve subie jusqu'au bout. Toi, écoute tout ce que je vais te dire ; d'ailleurs, un dieu même t'en fera souvenir. Tu arriveras d'abord chez les Sirènes, dont la voix charme tout homme qui vient vers elles. Si quelqu'un les approche sans être averti et les entend, jamais sa femme et ses petits enfants ne se réunissent près de lui et ne fêtent son retour ; le chant harmonieux des Sirènes le captive. Elles résident dans une prairie, et tout alentour le rivage est rempli des ossements de corps qui se décomposent ; sur les os la peau se dessèche. Passe sans t'arrêter ; pétris de la cire douce comme le miel et bouche les oreilles de tes compagnons, pour qu'aucun d'eux ne puisse entendre. Toi-même, écoute, si tu veux ; mais que sur ton vaisseau rapide on te lie les mains et les pieds, debout au pied du mât, que l'on t'y attache par des cordes, afin que tu goûtes le plaisir d'entendre la voix des Sirènes. Et, si tu pries et presses tes gens de te délier, qu'ils te serrent de liens encore plus nombreux. [...] A tous mes compagnons tour à tour, je bouchai les oreilles. Eux, sur la nef, me lièrent tout ensemble mains et pieds ; j'étais debout au pied du mât auquel ils attachèrent les cordes. Assis, ils frappaient de leurs rames la mer grise d'écume. Quand nous ne fûmes plus qu'à une portée de voix, ils redoublèrent de vitesse, mais la nef qui bondissait sur les flots ne resta pas inaperçue des Sirènes ; car elle passait tout près, et elles entonnèrent un chant harmonieux. « Allons, viens ici, Ulysse, tant vanté, gloire illustre des Achéens ; arrête ton vaisseau, pour écouter notre voix. Jamais nul encore ne vint par ici sur un vaisseau noir, sans avoir entendu la voix aux doux sons qui sort de nos lèvres ; on s'en va charmé et plus savant ; car nous savons tout ce que dans la vaste Troade souffrirent Argiens et Troyens par la volonté des dieux, et nous savons aussi tout ce qui arrive sur la terre nourricière. » Elles chantèrent ainsi, en lançant leur belle voix. Et moi, j'aspirais à les entendre, et j'ordonnais à mes compagnons de me délier, par un mouvement des sourcils ; mais, penchés sur les avirons, ils ramaient ; tandis que, se levant aussitôt, Périphète et Eurylochos m'attachaient de liens plus nombreux, et les serraient davantage. Puis, dès qu'ils eurent passé les Sirènes et que nous n'entendions plus leur voix ni leur chant, mes fidèles compagnons retirèrent la cire, dont j'avais bouché leurs oreilles, et me délivrèrent de mes liens.

Question d'interprétation littéraire : pourquoi le chant des sirènes est-il dangereux ? (répondre en fonction du contenu du chant !) : repérer les éléments de réponse, apprendre à les multiplier

8. Molière, *Dom Juan*, acte I scène 2 (extrait)

Don Juan : Quoi ! tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et, dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni plus rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne ; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Sganarelle : Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Don Juan : Qu'as-tu à dire là-dessus ?

Sganarelle : Ma foi ! j'ai à dire, et je ne sais que dire ; car vous tournez les choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison ; et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire ; une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

Don Juan : Tu feras bien.

Sganarelle : Mais, monsieur, cela serait-il de la permission que vous m'avez donnée, si je vous disais que je suis tant soit peu scandalisé de la vie que vous menez ?

Don Juan : Comment ! quelle vie est-ce que je mène ?

Sganarelle : Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir tous les mois vous marier comme vous faites...

Don Juan : Y a-t-il rien de plus agréable ?

Sganarelle : Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréable et fort divertissant, et je m'en accommoderais assez, moi, s'il n'y avait point de mal ; mais, monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré, et...

Don Juan : Va, va, c'est une affaire entre le ciel et moi, et nous la démêlerons bien ensemble sans que tu t'en mettes en peine.

Sganarelle : Ma foi, monsieur, j'ai toujours ouï dire que c'est une méchante raillerie que de se railler du Ciel, et que les libertins ne font jamais une bonne fin.

Don Juan : Holà ! maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

Sganarelle : Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde ! vous savez ce que vous faites, vous ; et, si vous ne croyez rien, vous avez vos raisons ; mais il y a de certains petits impertinents dans le monde, qui sont libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien ; et si j'avais un maître comme cela, je lui dirais fort nettement, le regardant en face : Osez-vous bien ainsi vous jouer au ciel, et ne tremblez-vous point de vous moquer comme vous faites des choses les plus saintes ? C'est bien à vous, petit ver de terre, petit mirmidon que

vous êtes (je parle au maître que j'ai dit), c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie ce que tous les hommes révèrent ? Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde et bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, et des rubans couleur de feu (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre) ; pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, et qu'on n'ose vous dire vos vérités ? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort, et que...

Don Juan : Paix !

Question d'interprétation littéraire : pourquoi Sganarelle affirme-t-il « vous tournez les choses d'une manière qu'il semble que vous avez raison, et cependant il est vrai que vous ne l'avez pas » ?

9. Platon, *Gorgias*, 457c-458b

Platon met en scène le rhéteur Gorgias, et Socrate, qui discutent des vertus et de vices de l'art de la parole, la rhétorique.

Gorgias : Ah, si au moins tu savais tout, Socrate, et en particulier que la rhétorique, laquelle contient, pour ainsi dire, toutes les capacités humaines, les maintient toutes sous son contrôle ! Je vais t'en donner une preuve frappante. Voici. Je suis allé, souvent déjà, avec mon frère, et d'autres médecins, visiter des malades qui ne consentaient ni à boire leur remède, ni à se laisser saigner ou cautériser par le médecin. Et là où ce médecin était impuissant à les convaincre, moi, je parvenais, sans autre art que la rhétorique, à les convaincre. Venons-en à la Cité. Suppose qu'un orateur et qu'un médecin se rendent dans la cité que tu voudras, et qu'il faille organiser, à l'assemblée (...), une confrontation entre le médecin et l'orateur pour savoir lequel des deux on doit choisir comme médecin. Eh bien j'affirme que le médecin aurait l'air de n'être rien du tout, et que l'homme qui sait parler serait choisi s'il le voulait. (...) Car il n'ya rien dont l'orateur ne puisse parler, en public, avec une plus grande force de persuasion que celle de n'importe quel spécialiste. Ah, si grande est la puissance de cet art rhétorique !

Socrate : J'imagine, Gorgias, que tu as eu, comme moi, l'expérience d'un bon nombre d'entretiens. Et, au cours de ces entretiens, sans doute auras-tu remarqué la chose suivante : les interlocuteurs ont du mal à définir les sujets dont ils ont commencé de discuter et à conclure leur discussion après s'être l'un et l'autre mutuellement instruits. Au contraire, s'il arrive qu'ils soient en désaccord sur quelque chose, si l'un déclare que l'autre se trompe ou parle de façon confuse, ils s'irritent l'un contre l'autre, et chacun d'eux estime que son interlocuteur s'exprime avec mauvaise foi, pour avoir le dernier mot, sans chercher à savoir ce qui est au fond de la discussion. Il arrive même, parfois, qu'on se sépare de façon lamentable : on s'injurie, on lance les mêmes insultes qu'on reçoit, tant et si bien que les auditeurs s'en veulent d'être venus écouter pareils individus. Te demandes-tu pourquoi je parle de cela ? Parce que j'ai l'impression que ce que tu viens de dire n'est pas tout à fait cohérent, ni parfaitement accordé avec ce que tu disais d'abord au sujet de la rhétorique. Et puis, j'ai peur de te réfuter, j'ai peur que tu ne penses que l'ardeur qui m'anime vise, non pas à rendre parfaitement clair le sujet de notre discussion, mais bien à te critiquer. Alors, écoute, si tu es comme moi, j'aurais plaisir à te poser des questions, sinon, j'y renoncerais. Veux-tu savoir quel type d'homme je suis ? Eh bien, je suis quelqu'un qui est content d'être réfuté, quand ce que je dis est faux, quelqu'un qui a aussi plaisir à réfuter quand ce qu'on me dit n'est pas vrai, mais auquel il ne plaît pas moins d'être réfuté que de réfuter. En fait, j'estime qu'il y a plus grand avantage à être réfuté, dans la mesure où se débarrasser du pire des maux fait plus de bien qu'en délivrer autrui. Parce qu'à mon sens, aucun mal n'est plus grave pour l'homme que se faire une fausse idée des questions dont nous parlons en ce moment. Donc, si toi, tu m'assures que tu es comme moi, discutons ensemble ; sinon, laissons tomber cette discussion, et brisons-là.

Question de réflexion littéraire : comment le style influence-t-il nos lectures ? (comparer des versions des fables, des romans réalistes et Madame Bovary...)

10. Aristophane *Lysistrata* (extrait)

Lysistrata : Je vais parler ; il ne faut pas que l'affaire soit tenue secrète. Nous devons, ô femmes, si nous voulons réduire nos hommes à faire la paix, nous priver...

Cléonice : De quoi ? Explique.

Lysistrata : Le ferez-vous donc ?

Cléonice : Nous le ferons, dût-il nous en coûter la vie.

Lysistrata : Et bien, nous devons nous priver de ... verge. – Pourquoi me tournez-vous le dos ? Où allez-vous ? Pourquoi faites-vous la grimace et secouez-vous la tête, vous là-bas ? Pourquoi changer de couleur ? Pourquoi ces larmes ? Le ferez-vous ou ne le ferez-vous pas ? Pourquoi hésitez-vous ?

Cléonice : Je ne saurais le faire ; que la guerre aille son train.

Myrrhine : Ni moi non plus, de par Zeus ! Que la guerre continue !

Lysistrata : C'est toi qui dis cela, ma sole ? Tout à l'heure tu disais que tu étais prête à donner la moitié de toi-même !

Cléonice : Oui, oui, tout ce que tu voudras. Mais, s'il le faut, je veux passer à travers le feu. Cela, plutôt que la erge, car il n'est rien de tel, ma chère Lysistrata.

Lysistrata : Et toi ?

Myrrhine : Moi aussi, j'aime mieux passer à travers le feu.

Lysistrata : Ô lubricité commune à tout mon sexe ! Il n'est pas étonnant qu'on fasse sur nous des tragédies. Nous ne sommes que flots de Poséidon et barques où l'on monte. Mais toi, ma chère Lakédæmonienne, si tu restes seule avec moi, nous pouvons encore sauver l'affaire ; décidons ensemble.

Lampito : C'est chose difficile, par les Gémeaux ! de dormir seules, sans l'autre sexe. Il le faut pourtant : car nous avons aussi grand besoin de la paix.

Lysistrata : Ô la plus chérie et la seule vraiment femme !

Cléonice : Mais réellement, en nous abstenant de ce que tu dis, et fasse le Ciel que cela ne soit pas, est-ce que ce moyen assurerait mieux la paix ?

Lysistrata : Certainement, par les deux Déesses ! Si nous nous tenions chez nous bien fardées, si nous nous présentions nues, sauf une tunique de fin lin, épilées tout ras, il y aurait tension chez nos maris et désir de nous embrasser ; et si alors nous ne voulions pas, si nous pratiquions l'abstinence, ils se hâteraient d'entrer en arrangement, j'en suis certaine.

Lampito : Oui, c'est ainsi que Ménélaos, voyant la gorge nue d'Hélénè, jeta, je crois, son épée.

Question d'interprétation littéraire : ce texte montre-t-il le pouvoir de la parole ?

Question de réflexion littéraire : Préférez-vous lire des œuvres qui utilisent l'humour ?